

de doutes et de compromis de ceux qu'un lien relâché rattache à la tradition.

Qu'un homme apporte au monde médical une découverte destinée à renouveler la face des choses, que cette découverte s'appelle l'auscultation ou l'ophtalmoscope, l'innovation prend d'autorité sa place, en chassant devant elle les notions périmées qui n'ont plus de raison d'être. La révolution s'accomplit toute seule, et la science, un moment troublée, retrouve d'elle-même la sérénité de son cours. Rien n'est changé à ce qui ne s'est pas trouvé sur le passage de la méthode ou de l'idée nouvelle.

La réforme qui s'annonce, ou, pour emprunter un mot contemporain, qui s'affirme aujourd'hui, n'a pas la solennelle simplicité de ces invasions pacifiques qui ne détruisent qu'à mesure qu'elles remplacent. Elle ne puise pas sa force dans les faits, mais elle combat pour une idée. Si jamais la philosophie s'est imposée à la médecine, on peut dire, toute paradoxale que semble cette proposition, que c'est surtout de notre temps.

La métaphysique elle-même, repoussée avec raison de la science où elle n'est pas sur son terrain, déclarée ennemie mortelle du progrès, n'est pas dédaigneusement mise de côté : on l'attaque avec des ardeurs qui ne marquent rien moins que de l'indifférence. A une métaphysique intolérante et autocratique, on en oppose une autre qui, pour se dire la négation, n'en a pas plus de tolérance. On excommuniait jadis au nom des principes établis ; on excommunie encore, mais au nom des lois qu'on va bientôt formuler et auxquelles on garantit la sanction anticipée de l'expérience.

Nous n'avons pas en vue de soumettre à l'examen des données métaphysiques sur lesquelles repose l'édifice, encore à construire, de la science médicale nouvelle. Si nous déclinons cette idée, c'est dans la pensée qu'une telle matière exigerait de trop longs développements et non pas pour éloigner la lutte. Nous sommes de ceux, et il n'y a pas grand orgueil à cette modeste profession de foi, qui, libres de parti pris, ne deman-

dent pas mieux que d'être persuadés, mais qui n'acceptent pas qu'on commande leurs convictions.

De quelques circonlocutions que s'enveloppe le thème, l'idéalisme et le matérialisme appartiennent au domaine de la métaphysique, du consensus de tous les temps et de l'aveu de tous les philosophes.

Sans nous élever à ces régions, nous ne parlerons ici que de la logique appliquée à la science ; or la logique et la métaphysique ont été et resteront toujours des branches absolument distinctes de notre savoir, et par leur but, et par leurs procédés, et par leurs résultats.

La prétention dominante de quelques esprits plus croyants qu'expérimentés est que les notions positives ont une existence propre, indépendante de l'intelligence humaine. Le fait, dans ce réalisme qui dépasse de beaucoup les doctrines les plus hardies du passé, le fait a une réalité absolue, et la fin dernière de la science est de se constituer en dehors de toute participation de la raison et de toute conception abstraite. Chaque transformation que le fait subit à la suite d'une élaboration intellectuelle, l'altère ou le dénature. De même que les sentiments sont les effets obligés des excitants qui les provoquent, de même l'intelligence passive deviendrait une cause d'erreur si, excédant son mandat, elle intervenait activement. Ainsi énoncé, ce système ne mérite pas d'être discuté. Il aboutit ou à la naïveté des enfants qui, ne sachant rien de la fabrication, supposeraient que les objets manufacturés se font seuls, sans l'intervention de l'industrie, ou à l'orgueil mal dissimulé des gens qui se déclarent illuminés. Supprimer d'un trait de plume les rouages intellectuels, fermer les yeux pour ne pas assister à leur fonctionnement, c'est ou se tromper soi-même ou vouloir tromper les autres.

Deux ordres de raisons peuvent, à la rigueur, servir d'excuses à ce parti pris : pour les uns, l'ignorance complète du mécanisme de l'intelligence ; pour les autres, le besoin de garantir la certitude des notions qu'ils promulguent, non plus comme des

La révolution se fit avec peu de bruit, mais avec une souveraine autorité, le jour où les délires qui ne comptaient que comme des symptômes furent les expressions d'une lésion cérébrale. L'histoire de la paralysie générale a été la première atteinte portée à la psychologie médicale, et depuis lors, même quand l'anatomie pathologique faisait défaut, on s'est habitué à l'espérer ou à l'attendre.

Il y aurait dans ces événements, qu'on pourrait appeler, sans trop de métaphore, un changement de dynastie, matière à plus d'un enseignement. La psychologie n'intervenait-elle pas dans la médecine aux mêmes droits que revendique la physiologie? Ne disait-on pas que celui qui connaît les procédés réguliers de l'intelligence est seul apte à juger les anomalies; que les perturbations ne fourniront jamais les matériaux d'une science parce qu'elles représentent des exceptions; que le grammairien, qui sait la règle, est le vrai juge des fautes d'orthographe; en un mot n'excluait-on pas le médecin au profit du physiologiste?

Mais, en dehors de la pathologie mentale, quels privilèges s'arrogeait la psychologie? Elle entendait guider l'intelligence du médecin, sans concourir à l'élaboration de la médecine; on se complaisait à se parer du nom de philosophe pour bénéficier des faveurs de l'opinion. La société s'était reconstituée au nom de la philosophie; la science, et surtout la médecine, suivait, comme toujours, le mouvement.

Aujourd'hui, la science médicale a rompu avec ses traditions de la veille. Prise et presque surprise par un goût exclusif pour des méthodes d'investigation d'autant plus confiantes qu'elles ont subi moins d'épreuves, elle a substitué l'expérimentation à l'observation. C'est dans ce déplacement de la méthode que gît toute la nouveauté de la médecine actuelle. Or, l'expérimentation, dans les conditions où elle est instituée, ne se prête pas à l'étude des phénomènes psychiques. Chez l'animal on constate des sensations et rien au delà. Il n'est entré dans l'esprit d'aucun expérimentateur, d'appliquer les ressources du laboratoire aux études de l'intelligence, même

réduite aux bas-fonds de l'instinct. Fallait-il donc accepter que, parmi les éléments biologiques, il y en eût un qui fût soustrait à un procédé dont l'infailibilité devait être admise *à priori*. Ces concessions sont trop peu dans l'esprit scientifique de notre temps pour qu'on les ait consenties. On commença par déclarer qu'on s'abstenait du problème; plus tard on assura qu'il ne méritait pas qu'on se mît en quête d'une solution; plus tard enfin, parce que ces questions ont une vitalité tenace, on garantit qu'on triompherait de la difficulté. L'espérance fut que l'étude anatomique du cerveau, que les explications physiologiques donneraient la clef des impressions et des décisions morales en même temps que des fonctions intellectuelles.

Nul ne sait quand et jusqu'à quel point la physiologie cérébrale sera en mesure de résoudre, dans l'avenir, le plus complexe de tous les problèmes; mais ce que chacun sait, c'est qu'en attendant, il faut puiser à toutes les sources d'information et qu'une réalité, quelle qu'elle soit, est supérieure à tous les espoirs sans échéance. Le médecin a raison de concentrer son labeur dans la recherche des voies et moyens somatiques, c'est là son attribution vraie; mais il n'a pas le droit de dédaigner un seul des éléments de la vie humaine, et qui lui apporte une notion vraie doit être près de lui le bienvenu.

Si la science élève la prétention singulière de s'affranchir de l'esprit humain, encore faut-il qu'elle ne méconnaisse pas les lois de son progrès. Sa généalogie ne remonte pas tellement loin qu'on ne puisse assister à ses origines. Est-ce en vue d'une découverte triomphante, d'une instrumentation inconnue jusque-là, d'un fait inouï dans l'histoire de la nature que s'est opérée la révolution dont nous bénissons aujourd'hui l'heureuse influence? Non, c'est en vertu d'une idée. Pourquoi la postérité, et cette postérité c'est nous, a-t-elle élevé sur un piédestal le philosophe auquel elle a rapporté l'honneur de la rénovation et qui s'est vanté lui-même d'en être le promoteur? Pourquoi la science et mieux encore l'esprit scientifique prennent-ils date

du *Novum organum* et non pas des découvertes de Newton et de tant d'illustres contemporains?

Bacon fut un pauvre physicien, un naturaliste ou un physiologiste du dernier ordre; de ses inventions sans portée, pas une ne mériterait l'honneur de figurer, aux plus humbles chapitres d'un catalogue scientifique. Fut-il même un philosophe comparable à d'autres génies? Bacon n'a été qu'un logicien. En rédigeant son *Novum Organum*, ou pour traduire brutalement le mot, son nouvel *outillage* de l'intelligence, il n'a rien vu au delà des instruments intellectuels dont il enseignait l'usage sans être lui-même un des ouvriers de la science.

Ainsi sommes-nous ramenés, après la longue digression où tant de questions contemporaines viennent d'être effleurées, à l'examen de la logique scientifique telle que Stuart Mill la comprend et la libelle.

Depuis le livre de Bacon, aucun traité dogmatique n'a été publié sur ce sujet. On a beaucoup discuté, beaucoup écrit, mais les déclarations de principes, les paraphrases d'un certain nombre de propositions réputées articles de foi, les récriminations contre les idées hostiles ont pris trop souvent la place d'un mûr examen. La doctrine baconienne appelait une révision. Instrument au service de la science, elle avait vieilli comme les meilleurs appareils des laboratoires des physiciens. Transformée graduellement par une tradition qui n'avait pas même pris le soin de puiser à la source, elle s'était effacée et n'avait, à la façon des monnaies qui circulent indéfiniment, conservé que quelques-uns de ses traits les plus acérés. La science avait marché bien au delà des prévisions du philosophe; or la logique n'est pas un procédé de découverte, mais un moyen de critique ou de contrôle. Le logicien est à l'inventeur ce qu'est le géomètre à l'architecte.

Stuart Mill réunissait la plupart des qualités que réclamaient et la tâche difficile entre toutes qu'il osait assumer et l'époque à laquelle s'adressaient ses savantes élucubrations. Le dédain des recherches philosophiques contre lequel nous protestions en

commençant, convaincu qu'on ne saurait trop le condamner, est un fait tristement établi; mais il est de règle que les persécutions les plus inoffensives des majorités ont pour contre-poids le zèle de quelque minorité encouragée par la résistance et qui lutte avec un surcroît d'ardeur contre le courant. La petite Église positiviste, composée de peu d'hommes à l'instar des oppositions militantes, disciplinée sous les ordres d'un chef qui finit par prendre les allures d'un prophète, eut le mérite et l'honneur de se rallier autour de l'idée philosophique. Quelques dissidences d'opinion, et pour nous elles sont énormes, qui séparent de la doctrine, il n'en faut pas moins rendre justice au zèle plein de grandeur qui animait cette phalange peu nombreuse et reconnaître les services qu'elle a rendus à la philosophie de la science. Il siérait à un historien impartial, étranger aux enthousiasmes des élèves comme aux agressions acerbes des adversaires, de représenter sincèrement la figure d'Auguste Comte, dans sa grandeur comme dans sa décadence. Même après Littré, la biographie de l'école, sinon de l'homme, est encore à faire.

Stuart Mill se rattache par le lien étroit d'aspirations communes à l'école positiviste, mais comme Bacon, il aborde le problème par d'autres côtés que son ami, on pourrait presque dire son maître. Comte passe de la science et surtout de la mathématique, qu'il est loin de glorifier, mais qui s'impose à lui du fait de son éducation, à la théorie philosophique. Stuart Mill n'a pas d'attaches scientifiques définies; de toute science il sait juste assez pour y puiser des exemples, mais excellemment philosophe, il prend son point de départ dans l'étude de l'intelligence humaine.

Cette seule divergence de méthode établit entre les deux penseurs une ligne infranchissable de démarcation. L'un envisage le produit de l'activité intelligente, l'autre concentre son attention sur les procédés opératoires de l'esprit. Comte coordonne, classe les données scientifiques; il essaye de suivre leur évolution dans le temps, sans parvenir jamais à saisir leur

génération dans l'individu. Son éducation scientifique repose sur une interprétation vraie ou fausse, et plus fausse que vraie, de l'histoire : elle ne s'applique à l'individu qu'à la condition de concéder l'hypothèse, que chaque homme obéit dans son développement aux mêmes lois que l'humanité. C'est un minéralogiste qui classe les espèces suivant leur âge géologique. Stuart Mill, pour continuer la comparaison, se place au point de vue des chimistes qui, sans vouloir s'enquérir de la genèse cosmique des minéraux, s'occupent exclusivement de leur composition et de leur mode de formation usuelle. L'un ne sera qu'un logicien, l'autre est un chef d'école autant en raison de ce qu'il nie que de ce qu'il affirme.

Partis d'un même principe ou plutôt, et le mot doit être maintenu, d'une même aspiration, les deux philosophes se séparent dès le début, pour suivre des routes qui ne se rejoindront plus. Comte absorbé par la contemplation des vérités acquises ne voit pas le mécanisme de l'intelligence qui les a élaborées, et n'ayant qu'une notion assez confuse de cet intermédiaire, il accommode sa physiologie intellectuelle au gré du peu qu'il connaît de l'anatomie cérébrale. Stuart Mill ne saurait consentir à sacrifier l'analyse approfondie à laquelle tant d'illustres maîtres ont contribué, pour substituer à l'étude savante du fonctionnement de l'esprit humain, la courte science des anatomistes en ces matières. Il en sera ainsi pour tous ceux qui mettront la main à la solution du problème ; leurs convictions ultimes dépendront surtout de la mesure préalable de leur savoir.

Une seule citation suffira à montrer combien profonde est la scission entre Stuart Mill et Comte lorsqu'il s'agit du fondement des sciences mentales :

« Toute sensation a pour cause prochaine quelque affection de la partie de notre organisme qu'on appelle le système nerveux ; que cette affection résulte de l'action d'un objet extérieur ou d'une condition pathologique de l'appareil nerveux même. Les lois de cette partie de notre nature sont évidemment du domaine de la physiologie.

« On agite encore la question de savoir si nos pensées, nos émotions, nos volitions sont produites par l'intermédiaire d'un mécanisme matériel, si nous avons des organes de pensée et d'émotion dans le même sens que nous avons des organes de sensation. Des physiologistes éminents tiennent pour l'affirmative. D'après cette théorie, un état de l'esprit n'est en réalité jamais produit par un autre ; les uniformités de succession entre les états de l'esprit sont de simples uniformités dérivées résultant des lois de succession des états du corps qui les causent ; il n'y a pas de lois mentales primitives. La science mentale serait alors une simple branche de la physiologie. Aussi M. Comte revendique-t-il pour les seuls physiologistes la connaissance scientifique des états intellectuels et moraux, et non seulement il refuse de reconnaître à la psychologie, à la philosophie mentale proprement dite, tout caractère scientifique, mais il la met, par la nature chimérique de son objet et de ses prétentions, presque de pair avec l'astrologie.

« Après qu'on a dit tout ce qu'on peut dire là-dessus, il reste incontestable qu'il y a entre les états de l'esprit des uniformités de succession qui se constatent par l'observation et l'expérimentation. Il n'a pas été jusqu'ici prouvé, comme il l'est pour les sensations (quoique ce soit probable), que chaque état mental a pour cause prochaine une modification nerveuse. Fût-ce même certain, on serait toujours forcé de reconnaître qu'on ignore complètement en quoi consistent ces états nerveux et que nous n'avons d'autre moyen d'étudier leurs successions et leurs coexistences, que d'observer les successions et les coexistences des états de l'intelligence dont on les suppose les générateurs, qui ne peuvent être déduites des lois physiologiques de notre organisation nerveuse.

« Sans doute, on ne doit jamais ni perdre de vue ni déprécier les rapports de la science de l'esprit avec la physiologie, mais je regarde comme une erreur toute aussi grande en principe et plus sérieuse encore en pratique, le parti pris de s'interdire les ressources de l'analyse psychologique et d'édifier la théorie de

idées, mais comme des faits, et qu'ils imposent à ce titre. Quel que soit le motif qui l'a inspirée, l'exclusion systématique de l'esprit humain, dès qu'il s'agit d'opérations intellectuelles, est un nonsens. En supposant, par la plus injustifiable de toutes les concessions, que le cerveau soit un simple réceptacle, dénué d'activité propre, reflétant et renvoyant au dehors les impressions non élaborées des sens, vous pourriez peut-être expliquer la vérité, mais vous n'arriverez jamais à rendre compte de l'erreur. Un organe réceptif, qui réfléchit des faussetés et les transmet à d'autres organes réceptifs qui les acceptent de génération en génération; un appareil intellectuel qui se meut, avance, recule, change de direction au milieu des perceptions qui l'assaillent, qui choisit ses éléments d'action, éliminant les uns, fixant et retenant les autres au gré même de ses illusions, ne sera jamais comparable ni à un miroir ni à la cire molle qui, pour quelques vieux maîtres, représentait au mieux la substance du cerveau. Qu'on lui marchandé ou non ses droits à la libre activité, l'intelligence n'en va pas moins de son pas assuré par les voies qui lui sont ouvertes; ceux qui la veulent réduire à l'expression la plus humble n'abandonnent, pour leur compte, aucun des facteurs, forts ou faibles, dont il leur est permis de disposer. On a vu des hommes soutenir que le pain était un aliment nuisible et s'en abstenir leur vie durant; il ne s'est jamais rencontré un partisan de la passivité intellectuelle qui consentît à se priver d'un seul des instruments de l'intelligence qu'il déclarait les plus perfides ou les plus défectueux.

Nous n'aurions pas mentionné ces déclamations, qui ont un pied dans la rhétorique et l'autre dans une métaphysique inconsciente, si elles n'avaient eu pour effet d'intimider quelques esprits timorés. Le dicton, que de la calomnie il reste toujours quelque chose, proverbial quand il s'agit des hommes, est moins banal, sans être moins vrai, quand on l'applique aux sciences. Il y a des sciences qu'on relègue par intervalles dans une sorte de quarantaine et qui causent momentanément, parmi les savants, des paniques égales à celles que provoquent certaines épidémies.

Tant qu'on a préservé la science de leur contagion, il semble qu'elle est sauvée; de même qu'en temps de choléra on se croit volontiers sûr de vivre si on échappe à la maladie régnante.

De tous les affluents dont la somme compose la biologie, les données psychologiques sont aujourd'hui les plus discréditées. Il paraît étrange qu'à une époque où le rôle de la physiologie ne passera certes pas pour être abaissé, on dépense une sorte de passion à détacher du tronc une des branches de l'arbre physiologique en l'accusant d'être stérile. Nous ne comprenons pas, pour notre part, que le rythme des battements du cœur ou des oscillations artérielles, mesuré dans ses moindres variations, soit seul nécessaire à connaître et que le flux et le reflux des sentiments ou des idées ne vailent pas la peine qu'on en cherche la loi. Tous les phénomènes qui s'accomplissent chez l'homme, et qu'il nous est permis de codifier, appartiennent au savoir exigé du médecin. Son devoir est de les subordonner conformément aux exigences de sa recherche spéciale, mais il n'a droit d'en éliminer aucun.

Ces exclusions systématiques ne se font pas d'ailleurs au hasard. Donnez à un historien les listes de proscription d'un gouvernement, et il lui deviendra facile d'en discerner les tendances; cherchez les sciences discréditées à une époque, et vous aurez la notion de ses instincts.

Si blâmables que soient en principe de telles déconsidérations, en fait elles s'expliquent si elles ne se justifient. La science psychologique a eu, au commencement de ce siècle, un excès de faveur qui appelait une réaction. Nous l'avons vue dominant de toute sa hauteur la médecine mentale et l'enfermant dans une impasse dont elle est à peine sortie. Le fonctionnement normal dictait des conditions au désordre pathologique, et la maladie n'était acceptée que comme un mode de la santé. De là, les influences prétendues des passions qui commandaient le délire et passaient pour présider à ses étranges aventures; de là, les classifications qui pèsent encore sur la nosologie de la folie et qui sont un des pires empêchements à ses progrès.